Les Porteuses de Chandelles

Al-Balagh, 7 mars 1946.

Je ne sais plus lequel des princes des vieux contes disputa un jour avec l'un de ses ministres au sujet de ce que l'on rapporte de certains philosophes, qu'un d'entre eux aurait dit : l'habitude est une seconde nature. Et le prince avait fini par faire confiance à ce philosophe pour la profondeur de sa vue, la justesse de son jugement, la finesse de son opinion et la rigueur de son examen. Et c'est pourquoi il croyait que l'habitude est bien une seconde nature, et que la discipline peut faire sortir l'animal de sa condition instinctive et de sa sauvagerie innée, de sorte qu'il se cultive par la culture de la civilisation et adopte ses mœurs et ses manières comme une seconde nature.

Et son ministre estimait le prince en premier lieu et le philosophe en second lieu, mais il tenait que la vérité est plus grande que le prince et plus grande que le philosophe, et il tenait que cette seconde nature n'est qu'une affectation incapable de tenir devant la première nature et les instincts sur lesquels les créatures sont formées. Le différend entre le prince et le ministre s'échauffa tant que le prince faillit s'emporter — et la colère des princes, dans les vieux contes, est chose grave en vérité, qui annonce de funestes conséquences. Et c'est pourquoi le ministre se fit doux, et demanda à son prince un peu de temps pour lui fournir la preuve décisive que la première nature est plus forte et exerce un pouvoir plus grand que la seconde. Le prince lui accorda le délai qu'il demandait, et le ministre se mit à réfléchir et à peser la chose jusqu'au soir ; et ce soir-là, il se présenta au palais, souriant, le cœur apaisé et l'âme satisfaite aussi, car le prince avait convié l'un de ses somptueux banquets. Et lorsqu'il s'assit à table, avec les hommes d'État et les nobles du royaume assis autour de lui, les porteuses de chandelles s'avancèrent — et l'affaire de ces porteuses de chandelles est une merveille au-delà de toute merveille, car ce n'étaient point des femmes esclaves ou libres, ni byzantines, ni indiennes, ni soudanaises, mais des chattes, dressées avec la plus douce discipline et cultivées par un enseignement continu, habituées à porter des chandelles et à se tenir ainsi dans la salle à manger chaque fois que le prince s'asseyait à sa table.

Et le prince se mit à converser avec les hommes d'État qui l'entouraient, en divers propos pleins d'agrément et de badinage ; et tandis qu'ils étaient ainsi occupés, voici que tout, soudain, se mit à

s'agiter autour d'eux, car les chandelles furent jetées à terre, et les chattes se mirent à se bousculer et à se précipiter les unes contre les autres. Les serviteurs s'avancèrent, soulevant les chandelles allumées de crainte d'un incendie, et séparant les chattes bousculées, précipitées et tumultueuses, pour rendre quelque calme à la salle. Le prince regarda tout cela, furieux et indigné, mais le ministre lui sourit, et s'inclina devant lui, et dit : « Que Dieu fasse prospérer le prince — ne lui avais-je pas dit ce matin que la seconde nature ne tient pas devant la première ? » Le prince dit : « Et qu'entends-tu par là ? » Le ministre dit : « Vois-tu ces chattes précipitées et tumultueuses, comme elles ont jeté leurs chandelles, se sont dépouillées de leur dressage, et sont revenues à leur propre nature ? » Le prince dit : « Je ne te comprends pas du tout ! » Le ministre dit : « J'ai jeté devant elles une souris, que je dissimulais dans ma manche ; et lorsqu'elles l'ont vue, elles ont jeté leurs chandelles, se sont dépouillées des manières de la civilisation, et sont revenues à leur premier instinct, et se sont bousculées autour de la souris, chacune s'empressant de l'atteindre avant les autres. »

Et depuis ce moment, le prince crut, et le peuple crut avec lui, que cette seconde nature n'est qu'une affectation, et que c'est la première nature qui, en fin de compte, gouverne les actes de l'animal comme de l'homme.

Voici un conte qui n'est pas sans ressembler à ce dont l'Égypte jouit en cette heureuse ère, et il invite les Égyptiens à réfléchir, à peser les choses, et à avancer avec une clairvoyance éclairée, ou à se retenir par prudence ; car ils ont connu le Premier ministre, dans son premier ministère, comme un homme de force qui ne connaissait pas la faiblesse, violent et sans amour pour la douceur, dominateur et peu accoutumé à la tendresse, autoritaire et sans amour pour la modération, résolu à poursuivre ce qu'il voulait, que rien ne pouvait détourner de ce qu'il voulait, n'affectant la douceur et la tendresse qu'aussi longtemps qu'elles servaient son dessein. Et lorsqu'elles ne lui suffisaient plus, il se hâtait vers la sévérité et la violence, vers la force et la puissance, ne s'arrêtant devant ni l'une ni l'autre avant d'avoir obtenu ce qu'il voulait.

Telle est sa nature, celle dont il fut formé, qu'il ne peut ni changer ni modifier ; car ce qui est ainsi créé le demeure, comme disent les grammairiens. Et le Premier ministre passa seize années, après avoir quitté son premier ministère, à discipliner sa nature et à la guider, à corriger son instinct et à le cultiver, à s'exercer à la douceur sur la douceur et à la tendresse sur la tendresse, à la bonté, au charme et à la

plus profonde humilité, à se faire aimer des gens par ce qu'il disait et à gagner leur affection par ce qu'il faisait, tirant les leçons de ce qui lui était advenu dans son propre ministère et prenant garde à ce qui était advenu aux autres ministres dans leurs ministères successifs. Il demeura chez lui et dans son club, observant les gouvernements avec sévérité, observant le peuple avec tendresse et se rapprochant de lui, observant les Anglais, les avertissant avec réserve et s'excusant auprès d'eux avec scrupule — jusqu'à ce que certains des ministres qui le redoutaient se montrassent moins méfiants envers lui, et que certains des gens simples qui lui faisaient confiance s'en trouvassent rassurés. Puis il sauta au pouvoir avec douceur et patience, et s'assit sur le siège du pouvoir avec sérénité et dignité, et parla, et ne dit que du bien. Et les gens pensèrent que sa seconde nature avait triomphé de sa première, et que ce caractère qu'il s'était forgé pendant seize années avait triomphé du caractère dont il était né ; et il se leva lui-même à la Chambre des députés pour demander à ses adversaires d'oublier le passé, de se souvenir que seize années suffisent à l'oublier, de ne point le juger sur son ancien nom et son ancien bilan, mais d'attendre pour voir sa nouvelle conduite et son bilan dans les jours à venir, et de le juger alors avec clairvoyance et mûre réflexion. Et certains lui firent confiance, tout comme le prince du vieux conte fit confiance aux porteuses de chandelles, tandis que d'autres ne lui firent pas confiance, tout comme le ministre du vieux conte douta des porteuses de chandelles. Mais le doute ne dura pas longtemps, et l'attente ne pesa pas lourdement sur les âmes ; car il ne fallut que des jours et des jours avant que la souris ne fût jetée devant les chattes, et voici que les chandelles tombèrent à terre, et voici que la nature l'emporta sur l'habitude acquise, et voici que le caractère acquis se révéla, comme le dit l'ancien poète, sans égal face au caractère inné.

Et je n'ai nul désir de détailler les événements, ni de m'y attarder, car tous les Égyptiens les voient, et tous les Égyptiens en entendent parler, et tous les Égyptiens sont capables de les juger avec mûre réflexion et clairvoyance. Je n'ai nul désir non plus de mentionner les journaux confisqués ; car les Égyptiens savent quand il leur est permis de lire les journaux, et quand il leur est interdit de les lire. Et je n'ai nul désir de mentionner les propos déformés et les nouvelles tronquées ; car tous les Égyptiens savent, en lisant, s'ils lisent des propos déformés ou des propos droits, s'ils lisent des nouvelles complètes ou des nouvelles abrégées. Et tous les Égyptiens savent que beaucoup parmi eux puisent leurs nouvelles à Londres plutôt qu'au Caire, et tous les Égyptiens savent que les journaux d'opposition sont lus avant qu'il leur soit permis d'être

publiés ; et s'ils s'y refusent, invoquant la loi et invoquant la constitution, ils sont confisqués après impression, et empêchés de parvenir à leurs lecteurs. Et les Égyptiens savent que ces seize années n'ont en rien changé la nature de Sidqi Pacha ; car la nature est trop forte pour que l'habitude la change, et l'instinct dure plus que ne saurait l'effacer la civilisation.

Et les Égyptiens se demandent : pourquoi al-Nokrashi Pacha a-t-il démissionné ? Et qu'a changé Sidqi Pacha dans le gouvernement de son élève doué ? Et les Égyptiens répondent à cette question en disant qu'al-Nokrashi Pacha se trouva trop faible pour maîtriser la situation, trop court de portée pour contraindre les Égyptiens à l'obéissance et à la soumission, à la déférence et à l'acquiescement ; il préféra donc sa propre tranquillité et démissionna. Et que Sidqi Pacha se trouva de portée plus longue et de prise plus large que son élève habile et doué. Il se trouva plus capable de contraindre les Égyptiens à l'obéissance, et plus apte à leur apprendre à marcher sur des œufs sans les briser, et sur de la pâte sans l'abîmer. Et c'est pour cela qu'il assume les charges du pouvoir, calme et confiant, souriant et optimiste, ne connaissant aucun chemin par lequel l'inquiétude pourrait atteindre son âme — car son âme ne se trouble de rien et ne s'inquiète de rien, mais est plutôt une âme qui se retourne selon chaque circonstance, revêtant le vêtement que cette circonstance exige.

Oui, les Égyptiens savent tout cela ; mais les Égyptiens savent aussi qu'ils ont, auprès des Anglais, des droits qu'ils veulent obtenir, et que leur voie pour obtenir ces droits est la négociation, et que la première et dernière condition de toute négociation est la liberté — la liberté du peuple, non la liberté du seul gouvernement. Et le peuple égyptien n'est pas libre, et ne peut l'être, tant que Sidqi Pacha le gouverne selon une politique conforme à sa propre première nature. C'est le comble de la folie et le fond de l'absurde que de dire que les négociateurs égyptiens entreront dans la négociation en hommes libres, car ces négociateurs ne seront jamais libres que s'ils s'appuient sur un peuple libre et se fondent sur une patrie libre. Ils ne seront pas libres tant que les Anglais occupent les villes et peuvent ouvrir le feu sur le peuple chaque fois qu'ils craignent, ou s'imaginent craindre, quoi que ce soit.

Ils ne seront pas libres tant que leurs propres affaires et les affaires de l'Égypte dépendent du Premier ministre, pour en faire ce qu'il veut, d'elles comme d'eux. Les négociateurs anglais seront libres, parce qu'ils s'appuient sur un gouvernement libre et sur un peuple libre. Et les

négociateurs égyptiens seront enchaînés, parce qu'ils s'appuient sur un gouvernement enchaîné et sur un peuple enchaîné. Et que les négociations produisent après cela ce qu'elles voudront, car quiconque est lié par ce qu'elles produiront est lié par une parole dictée — que le faible accepte, s'il le veut, pour trouver le repos et donner le repos ; ou qu'il rejette, s'il le veut, pour recueillir les fruits de ce rejet — et quels fruits ce seraient ! Que les Égyptiens me croient : leurs affaires ne sont pas entre leurs propres mains, mais entre les mains de cette poignée qui en a remis les rênes à al-Nokrashi Pacha, qui se montra trop faible pour les tenir fermement ; et qui les a désormais remises à Sidqi Pacha, si bien que ces quelques jours à peine écoulés ont déjà montré qu'il est de tempérament plus rude et de ruse plus large que son élève — et ce qui demeure caché est plus grand encore.